CONFÉRENCE DE M. ANDRÉ PARMENTIER

sur la

Bataille de Grünwald

Faite le 29 Octobre 1910 à la Salle de la Société de Géographie

Extrait du « BULLETIN POLONAIS » de Mai 1911

PARIS
IMPRIMERIE POLYGLOTTE A. REIFF. — HEYMANN
3, RUE DU FOUR, 3

1911

CONFÉRENCE DE M. ANDRÉ PARMENTIER
sur la
Bataille de Grünwald

(faite le 29 Novembre 1910 à la Salle de la Société de Géographie)

La bataille de Grünwald est la victoire remportée le 15 juillet 1410 par les Polonais et les Lithuaniens, réunis sous le sceptre du même roi, Władysław Jagiełło, sur les Chevaliers Teutoniques, ordre religieux et militaire allemand, établi sur les confins du royaume de Pologne, entre la Vistule et la mer, depuis le début du XIIIe siècle.

L'Ordre teutonique était le dernier des trois grands ordres religieux et militaires fondés au XIIe siècle en Palestine. Créé après les Templiers et les Hospitaliers à la fin du XIIe siècle, il eut d'abord un rôle modeste à côté de ces deux grands rivaux, et il ne trouva un champ suffisant à son activité que lorsqu'il eut été transféré en Prusse, quarante ans après sa fondation. En 1229, Conrad de Mazovie, prince polonais, l'appelait à combattre le peuple encore païen des Prussiens, qui ravageaient fréquemment ses Etats, et l'invitait à collaborer à l'œuvre d'évangélisation des peuples riverains de la Baltique.

Les Teutoniques entendirent à leur façon l'appel qui leur était fait. « Allemands de nature sont rudes et de gros engin, écrivait Froissart au XIVe siècle, si ce n'est à prendre leur profit; mais à ce sont-ils assez experts et habiles; item moult convoiteux et plus que nulles autres gens; jà ne tiendraient rien de choses qu'ils eussent promis; telles gens valent pis que Sarasins ou païens. » La politique des chevaliers Teutoniques justifie ce jugement sévère; l'extermination des païens prussiens et la conquête de la Prusse à leur profit furent les objets qu'ils poursuivirent en un demi-siècle de croisade. De collaborateurs d'une œuvre de paix, ils se firent artisans d'une œuvre d'extermination; de locataires des princes polonais, ils s'éta-

blirent de plein gré propriétaires et se révélèrent bientôt voisins chicaniers. Installés sur les deux rives des bouches de la Vistule, ils menacèrent dangereusement la nationalité slave d'une façon générale et le royaume de Pologne en particulier.

Devenus depuis 1237 maîtres des rives du golfe de Riga par la fusion de leur ordre avec celui des Chevaliers Porte-glaives, ils étendirent leur domination des bouches de la Vistule à celles de la Neva. Ils s'enfoncèrent ainsi comme un coin dans les pays slaves, et, d'autre part, ils interceptaient les communications du royaume de Pologne à la mer. Les navires qui portaient les produits de la riche Pologne devaient, pour gagner la Baltique, traverser les domaines de l'Ordre et leurs équipages étaient exposés à toutes les tracasseries des fonctionnaires teutoniques.

Cette situation rendit naturellement très difficiles les rapports entre les souverains de Pologne et l'Ordre qui avait oublié rapidement les engagements pris avec les princes polonais lors de son établissement dans ces contrées ou qui avait su habilement les tourner. La croisade terminée, un siècle presque tout entier, le XIVe, ne fut qu'une longue suite de guerres entre les souverains polonais et les chevaliers : ceux-ci n'y eurent pas toujours l'avantage. Néanmoins, suivant la forte expression de l'historien Charles Sienkiewicz, l'Ordre teutonique restait attaché au flanc du royaume polonais comme un abcès ; à Grünwald, d'un coup de son épée, la Pologne le perça.

Ce fut une rude affaire : l'adversaire était redoutable; la situation de l'Ordre au début du XVe siècle était ou du moins paraissait formidable.

L'Ordre avait de vastes domaines : il possédait sur les rives de la Baltique environ 170.000 kmq de territoire ; on y comptait 55 villes, 48 châteaux-forts, 2.000 manoirs. C'était alors un des Etats de l'Europe les mieux gouvernés. « C'est là le fait le plus singulier du gouvernement des Teutoniques ; ils ont à la fois établi nettement les droits de l'Etat et laissé aux diverses classes de leurs sujets une grande indépendance » (E. Lavisse). Le résultat de cette politique habile avait été la constitution d'immenses richesses ; cette fortune avait permis à l'Ordre de devenir une redoutable puissance militaire; ils avaient une des premières armées de ce temps et leur artillerie était justement célèbre.

Mais l'Ordre avait en soi-même des causes d'affaiblissement.

Son gouvernement pesait lourdement sur ses sujets. Les gens de la Samogitie, sa dernière conquête, exhalaient contre sa domination d'amères plaintes : « Nous avons des évêques, des prélats, des prêtres et bien d'autres qui nous dépouillent de notre laine et de notre lait, boivent notre sang, nous rongent la chair jusqu'à l'os, mais ne nous fournissent point de science chrétienne ». La haine populaire se vengeait des chevaliers en les qualifiant de Kreuziger, chevaliers crucifiants, au lieu de Kreuzritter, chevaliers de la croix.

Dans sa politique extérieure, l'Ordre se montrait tantôt fourbe, tantôt arrogant. Ses chefs comblaient de cadeaux les souverains polonais, et dès la fin du XIVe siècle, ils complotaient d'accord avec les ennemis de la Pologne un partage de cet Etat. Le ton de leurs ambassadeurs parlant aux princes leurs voisins était si arrogant que le roi de Pologne Władysław en fit sa plainte au chef de l'Ordre.

Par ces procédés, l'Ordre s'était fait haïr ; par le relâchement des vertus monastiques, il se fit mépriser. « S'habiller, se déshabiller, manger, boire et dormir, voilà tout le travail des seigneurs teutoniques », disait une vieille chanson prussienne, et le chroniqueur polonais Dlugosz nous apprend qu'au goût du faste et de la fainéantise, la petite chanson eût pu ajouter l'amour de la débauche. Tous ces griefs, sainte Brigitte les résumait éloquemment dans la page si justement citée par les historiens polonais, où Dieu lui fait connaître l'indignation que lui inspire la conduite des chevaliers de l'Ordre. « En vérité, ils devaient être les abeilles de l'utilité publique, ces Teutoniques que j'avais placés en sentinelles sur les limites des terres chrétiennes. Mais ils se sont élevés contre moi. Car ils n'ont pas souci des âmes ; ils ne prennent pas en pitié les corps de ce peuple de Prusse qui, sortant de son erreur, s'est tourné vers la foi catholique et vers moi. Ils l'accablent par un travail d'esclaves, ils le privent de libertés ; ils ne lui enseignent pas les préceptes de la foi, lui refusent les sacrements, et le précipitent en enfer pour y souffrir des supplices plus grands que s'il avait persévéré dans le paganisme. Et s'ils font la guerre, ils n'ont d'autre but en la faisant que d'exalter leur orgueil et de donner carrière à leur avidité. C'est pourquoi le temps viendra où on leur brisera les dents, où on leur tranchera la main droite, où leur pied droit sera mutilé, afin qu'ils vivent et reconnaissent leurs méfaits. » Les Polonais dans leur victoire devaient

être plus cléments que la Sainte indignée, et ne point réaliser ces farouches paroles.

La principale accusation du réquisitoire de sainte Brigitte, l'hypocrisie, apparaît sous une pleine lumière, lorsque l'on considère l'un des épisodes le plus curieux de la politique de l'Ordre, le perpétuel renouvellement de la croisade lithuanienne. La Lithuanie restait alors en Europe le seul pays qui ne fût point encore chrétien, pays singulièrement tolérant, d'ailleurs; les missionnaires chrétiens, venus de Pologne, avaient libre accès dans la contrée. L'évangélisation en était donc facile, et la rapidité avec laquelle elle embrassa la foi chrétienne quand son grand duc Jagellon (Jagiełło) fut devenu roi de Pologne, témoigna qu'elle n'avait plus une grande confiance en ses nombreuses divinités des sources et des bois.

L'Ordre n'avait donc pas d'excuse à n'avoir pas au bout d'un siècle réalisé l'œuvre de conversion qui devait être l'objet de tous ses efforts. C'est qu'il avait un singulier intérêt à laisser au paganisme la Lithuanie; il y trouvait sa raison de durer : « Si nous cessons de guerroyer avec les Lithuaniens, écrivait un grand maître à l'empereur Venceslas, c'en est fait de notre Ordre qui n'a été fondé qu'en vue de la guerre. » Expéditions plaisantes et peu dangereuses d'ailleurs; agréables parties de plaisir, magnifiques parties de chasse, comme le reconnaît l'historien allemand de la Pologne, Caro; il eût pu ajouter, admirable objet de réclame.

Deux fois par an, les Teutoniques conviaient les chevaliers européens amoureux d'aventures, toute cette folle chevalerie du moyen âge en déclin, à un divertissement juste assez périlleux pour lui donner de l'intérêt, la chasse aux païens dans le fourré lithuanien; tour à tour, on y abattait quelqu'un de ces survivants des temps disparus, l'auroch ou le païen. L'aimable équipée durait quelques jours ou quelques semaines, et la troupe guerrière revenait joyeuse, laissant derrière soi quelques villages brûlés, pas mal de gens éventrés, poussant sur le front de la colonne bon nombre de prisonniers. Puis l'on fermait le parc jusqu'à l'année suivante, et l'objet attendu de l'expédition, la sanglante réclame, était réalisé.

Cette apparente raison d'être de l'Ordre disparut donc avec la conversion au christianisme de la Lithuanie, condition mise par les évêques et les seigneurs polonais au mariage du grand duc Władysław Jagiełło avec l'héritière du royaume de Pologne,

Hedwige. L'avènement de ce prince au trône doubla les forces du royaume en y réunissant les vastes territoires de la Lithuanie et accrut d'autant la haine que les Chevaliers Teutoniques portaient à la Pologne. Dès lors, entre les deux puissances, la situation devint chaque jour plus tendue, et la crise ne fut retardée que par la politique de temporisation prudente du grand maître Conrad von Jungingen et par l'influence pacifique de la reine Hedwige, hostile à toute guerre entre chrétiens. Mais la sainte reine ne se faisait pas illusion sur ce retard apporté à l'ouverture des hostilités. A un envoyé de l'Ordre Teutonique qui lui parlait avec l'arrogance coutumière aux Chevaliers, elle répondit : « Après ma mort, sur vous tombera le châtiment céleste mérité par tous vos forfaits ; la guerre vous apportera la ruine ! » Et cette parole de la reine, objet de l'adoration de ses sujets, une fois connue dans la Pologne, prit aux yeux de son peuple la force d'une prophétie.

La guerre éclata en effet après la mort de la reine et celle de Conrad de Jungingen, lorsque l'élection eut mis à la tête de l'Ordre, Ulrich von Jungingen, impatient d'en finir avec la Pologne. L'intervention de Władysław en faveur des Samogitiens révoltés contre l'oppression des fonctionnaires de l'Ordre fut le prétexte qu'il invoqua pour déclarer la guerre en 1409 à Jagellon ; il y ajouta de prétendues revendications, la propriété de la terre de Dobrzyn, disputée entre l'Ordre et le royaume depuis longtemps déjà.

La guerre traîna d'abord ; elle commença par un groupe d'opérations sur la Vistule ; mais l'un des héros de cette guerre, le cousin de Jagellon, Witołd, qui, gouvernant la Lithuanie d'accord avec Jagellon, devait collaborer avec lui à la « grande guerre » d'abord en soutenant les Samogitiens puis en unissant ses forces à celles de Jagellon, fit savoir au roi de Pologne qu'il n'était pas prêt, et une paix plâtrée fut signée entre les adversaires.

La Pologne employa cette interruption des hostilités à préparer ses forces pour cette guerre qu'elle comprenait décisive ; l'Ordre l'utilisa à un travail diplomatique qui lui procura l'alliance de Sigismond de Hongrie.

Le 13 juin 1410, les opérations recommencèrent le long de la rive droite de la Vistule sur les confins des deux Etats. Jagellon et Witołd, ayant réuni leurs troupes, se dirigèrent par une marche de flanc sur la capitale de l'Ordre, Marienbourg : pour

l'arrêter, le Grand-Maître de l'Ordre vint se placer auprès de la ville de Gilgenberg. A quelque distance à l'Est, se trouvait la petite plaine de Grünwald, où la partie décisive se joua le 15 juillet 1410.

Le camp allemand était installé auprès du village de Frögenau; la plaine de Grünwald le séparait des troupes polonaises et lithuaniennes. Pendant la nuit du 14 au 15, un orage formidable s'abattit sur l'Ordre Teutonique et les Polonais remarquèrent comme un présage de victoire qu'il épargnait leur propre camp. La pleine lune éclairait leurs tentes; au sein de l'astre, quelques chevaliers purent même distinguer deux figures, un roi et un moine luttant l'un contre l'autre, et ils constatèrent avec joie que le roi l'emportait. Ce ne fut pas d'ailleurs le seul témoignage que l'armée polonaise eut de la faveur divine; car le chroniqueur Długosz nous rapporte, avec une circonspection rare chez un écrivain du moyen âge, que le lendemain, plusieurs personnes pieuses, de celles à qui Dieu accorde cet honneur unique, purent voir dans le ciel un personnage revêtu d'un costume sacerdotal, occupé à bénir l'armée polonaise, dans lequel leur perspicacité reconnut saint Stanislas, évêque de Cracovie, premier martyr et patron de la Pologne.

Le matin du 15, le soleil parut voilé de nuages sanglants; le vent s'éleva et fut assez fort pour empêcher de dresser la tente où Jagellon, en ardent néophyte, voulait assister à la messe avant d'aller au combat. Il en entendit pieusement deux en plein air, tandis qu'arrivaient coup sur coup des courriers annonçant que l'armée teutonique s'ébranlait. Le pieux roi restait impassible, et cette sérénité exaspérait l'ardent Witołd, qui attendait avec impatience que le prince en eût fini avec ses devoirs de chrétien pour songer à remplir ceux qu'exigeait son rôle de commandant en chef de l'armée polono-lithuanienne.

Enfin le roi se décida à réunir le conseil de guerre où l'on prit les dispositions nécessaires à la bataille. Le commandement effectif des troupes fut donné du côté des Polonais à Zyndram de Maszkowice, dont Długosz nous dit que c'était un homme d'une grande âme et d'un courage de véritable hetman, bien qu'il fût de petite taille. Witołd eut le commandement des contingents lithuaniens, du petit corps de Smoleńsk qui s'était joint à eux, et des bataillons tatares, qui, redoutant comme les Slaves et les Lithuaniens, le triomphe des Teutoniques, étaient venus des plaines de la Duna prêter main-forte aux Polonais.

Witold devait être l'âme de la bataille; « abandonnant au Seigneur le salut de son âme et de son corps »; il allait se jeter dans le combat avec cette fougue impétueuse que Matejko a si heureusement reproduite dans l'admirable peinture où il a représenté les charges héroïques de la cavalerie lithuanienne à Grünwald. Mais, différent en cela de la plupart des chevaliers d'Occident à cette époque, Witołd devait, pendant toute la durée de la lutte, conserver au milieu des plus formidables chevauchées, un esprit entièrement lucide et une volonté parfaitement maîtresse d'elle-même.

A la suite de ce conseil, la majeure partie des troupes de l'armée polono-lithuanienne fut dissimulée dans de petits bouquets d'arbres dont la plaine était parsemée. Aussi, lorsque les chevaliers teutoniques, qui de Frögenau avaient gagné la plaine de Grünwald, arrivèrent sur le champ de bataille, ils n'aperçurent qu'une faible partie de leurs adversaires. Fidèles aux traditions de la courtoisie chevaleresque du moyen âge qui assimilait les rencontres de guerre à un combat en champ clos, ils décidèrent d'envoyer deux hérauts d'armes porter un défi au roi et l'inviter à désigner le lieu de la bataille. Jagellon les reçut ayant autour de lui les plus hauts dignitaires du royaume, une partie de sa garde et trois pages, dont le premier tenait la lance du roi, le second son étendard, le troisième son arc et son carquois. Les deux hérauts lui firent leur message et lui présentèrent deux épées, l'une pour lui, l'autre pour Witołd : « Au nom de Dieu, répondit le prince avec dignité, nous recevons ces épées ; mais il ne nous appartient pas de choisir le lieu du combat; où Dieu l'offre, nous besognerons suivant sa sainte volonté. » Et, d'après quelques historiens de cette journée, le roi, se tournant vers les siens, leur dit : « L'ennemi nous envoie l'arme qui servira contre lui-même. »

Puis, ayant donné congé aux deux hérauts, il se transporta avec son escorte sur une petite colline d'où il avait la vision complète du champ de bataille et de la disposition des armées.

Le lieu du combat était une plaine à peu près triangulaire entre les villages de Grünwald à l'ouest, de Tannenberg à l'est et de Ludwigsdorf au sud; quinze cents mètres à peine séparent ces villages les uns des autres, c'est dire l'exiguité du théâtre de la lutte. Quelques éminences ayant de 20 à 30 mètres de haut au maximum en bossèlent le sol ; des champs verdis s'y mêlaient à des landes grises; au centre se dressait un bouquet de

six chênes ; sur leurs branches vinrent se percher les goujats des deux armées, heureux de voir leurs maîtres s'entretuer sous leurs yeux.

Devant lui, sur les petites collines qui bordent le champ de bataille, Jagellon voyait les escadrons des Teutoniques ; à ses pieds, il avait les bataillons de l'armée polono-lithuanienne ; l'armée lithuanienne allait donner la première, les troupes polonaises étant pour la plupart dissimulées dans les petits bois qu'on trouvait au sud-ouest du champ de bataille. Les Lithuaniens étaient rangés sur trois lignes, et leur chef Witołd, précédé de deux cavaliers portant chacun une épée nue, insigne de l'autorité de leur chef, parcourait incessamment au galop de son cheval les intervalles qui séparaient les trois lignes de son armée.

Au plein soleil de juillet (il était alors plus de midi) étincelaient les lourdes armures des chevaliers teutoniques ; leurs sept cents manteaux blancs mettaient une note claire au milieu des contingents de leurs vassaux et de leurs alliés ; le manteau du Grand Maître était de satin ; au-dessus de leurs escadrons, comme au-dessus de l'armée polono-lithuanienne, flottaient les étendards. L'aspect de cette armée était plus pittoresque encore que celui de l'armée teutonique, à cause des vêtements de peaux de bêtes des Lithuaniens et des Tatars. Derrière les bataillons des deux armées se dissimulaient les lourds et maladroits canons du début du XVe siècle.

Les deux armées abordaient la lutte dans un esprit bien différent. Du côté teutonique, il n'y avait qu'orgueil et jactance. Les chevaliers, sûrs de la victoire, n'avaient que du mépris pour leurs adversaires ; quelques jours avant la bataille, le Grand-Maître avait répondu dédaigneusement à l'un de ses officiers qui l'avertissait du danger que faisait courir à l'armée teutonique la jonction aux troupes de Jagellon des contingents lithuaniens de Witołd : « Bah ! les Lithuaniens ont plus de cuisiniers que de soldats ! » Dans l'un des derniers conseils de guerre, un des principaux dignitaires de l'Ordre ayant fait un suprême effort pour éviter la guerre : « Vous seriez plus apte à soigner nos frères malades qu'à porter une armure de chevalier », lui fut-il répondu. Un autre, pendant les préparatifs de la bataille, faisait porter partout devant lui deux épées nues, jurant « de ne les point remettre au fourreau, qu'elles n'eussent

été trempées dans le sang polonais ». Il fut d'ailleurs un des premiers à prendre la fuite.

Un tout autre esprit animait l'armée polonaise dont le moral avait été savamment travaillé par ses chefs. Les prélats avaient multiplié les exhortations pieuses, et les soldats se pressaient en foule aux offices célébrés dans le camp. Une proclamation de Władysław avait rappelé à l'armée la justice de sa cause et son désir de maintenir la paix. Des revues fréquentes et des exercices militaires avaient entretenu l'ardeur des troupes; enfin Jagellon et Witołd travaillaient à maintenir une exacte discipline dans cette vaste armée composée d'éléments disparates, où figuraient des païens à côté de chrétiens. Quelques Samogitiens et quelques Tatars ayant sur le territoire teutonique pillé quelques églises au grand scandale des Polonais, Witołd choisit les deux plus coupables, les condamna à mort, et, suivant la coutume de leur pays, les deux Samogitiens se pendirent eux-mêmes de leurs propres mains.

La lutte s'engagea entre deux et trois heures de l'après-midi; au signal donné par l'étendard royal, les troupes polono-lithuaniennes se mirent en mouvement; alors se déroulèrent les trois batailles successives qui constituent la journée de Grunwald, ingénieusement démêlées par le grand historien Ch. Szajnocha dans le récit toujours un peu confus des chroniqueurs du moyen âge.

D'abord, les trompettes retentirent sur tout le front de l'armée polono-lithuanienne, et d'un seul mouvement, la première ligne des troupes de Witołd s'ébranla. En marchant au combat, ses soldats entonnèrent le chant national du royaume de Jagellon, l'hymne de la Vierge mère de Dieu, le vieux cantique composé par saint Adalbert, dont les larges harmonies roulèrent d'un bout à l'autre des lignes lithuaniennes. Le *Kyrie Eleison*, refrain, si l'on peut dire, de ce glorieux chant, ponctuait leur marche, et c'était un spectacle émouvant que celui de ces troupes chrétiennes allant à la mort en demandant au Seigneur le pardon de leurs erreurs.

A ce chant répondirent les grondements du canon germanique; puis tout à coup la lourde cavalerie des chevaliers se mit à son tour en mouvement, et, roulant le long de la colline qui séparait les deux armées, la vague teutonique déferla sur la digue lithuanienne. Alors commença l'horrible mêlée des batailles féodales; l'épée teutonique, la lance lithuanienne, le

sabre tatare, la hache polonaise, la massue des mercenaires se cherchaient les unes les autres, et le heurt de toutes les armes s'abattant sur les boucliers ou brisant les casques, retentissait avec un si bruyant fracas qu'il semblait, nous conte Długosz, qu'on entendît à la forge le bruit des marteaux martelant les enclumes.

La muraille lithuanienne résista pendant plus d'une heure ; mais enfin elle faiblit sous la poussée teutonique ; les troupes lithuaniennes s'enfuirent vers l'Est, et les chevaliers leur firent, pendant quelques instants, une poursuite éperdue.

La première bataille était perdue pour l'armée de Jagellon ; une seconde commença aussitôt.

Seul, dans les troupes soumises aux ordres de Witołd, avait tenu le petit corps des gens de Smoleńsk. Le héros les rallia et marcha avec eux au centre de l'armée polono-lithuanienne où se livrait la seconde bataille.

Appelant à lui seize bannières de renfort, presque toutes originaires du pays de Chełmno, le grand maître se dirigea vers les terrains bas situés au sud du champ de bataille où se tenait la masse des corps polonais. Jagellon courut alors un grand danger; les renforts teutoniques passèrent sur le flanc de la colline d'où le roi inquiet suivait le sort de la journée. Des troupes germaniques, un chevalier de Lusace, Dyppold Kiekierzyc, voyant cette poignée de Polonais à l'écart, et remarquant la riche armure de l'un d'eux (c'était celle du roi), pensa qu'il y avait là quelque chose à gagner et piqua des deux droit sur cette petite troupe. La lance en arrêt, il fond sur le roi ; celui-ci pare de son mieux; mais alors, un secrétaire du prince Zbyszek Oleśnicki, qui devait par la suite parvenir aux plus hautes dignités du royaume, s'élance, et de son épée assène sur le casque de Dyppold un si formidable coup que l'imprudent chevalier, désarçonné, tombe sur le sol où l'achève aussitôt la garde royale. Les gens de Chełmno courent pour venger leur compagnon. Mais le grand maître se fâche, les rappelle auprès de lui, et sans se douter qu'il laisse la vie à l'ennemi dont il rêve l'anéantissement, se précipite avec ses renforts sur l'aile gauche de l'armée polonaise.

« Herum! Herum! » Tournez-les! Tournez-les! s'écrient les chevaliers qui entourent le Grand Maître, et croyant déjà tenir la victoire, les contingents et les Teutoniques entonnent à leur tour le chant de guerre des chevaliers : « Christ ist erstanden »

Christ est ressuscité; et ces chrétiens s'entretuaient ainsi au nom du même Dieu, triste témoignage de cette vérité que les symboles humains n'ont de valeur que par la pensée dont les pénètrent ceux qui les invoquent.

Sous cette vigoureuse attaque les Polonais fléchirent; il sembla que les Teutoniques avaient gagné la seconde bataille.

Mais alors s'engagea la troisième; cette dernière devait être décisive. A ce moment (il était alors entre quatre et cinq heures de l'après midi) tomba une petite et douce pluie, dit Długosz, qui, en abattant les nuages de poussière soulevés par les charges de calvalerie, permit aux chefs polonais de se rendre compte exactement de la marche des opérations. Au même instant, une partie des troupes lithuaniennes, remises de la panique où les avait jetées la brusque attaque des chevaliers teutoniques, revenait sur le champ de bataille; avec eux revinrent aussi un grand nombre de bataillons tatares qui, fidèles à leur tactique coutumière, après s'être laissé poursuivre par l'ennemi, se retournaient contre lui. Witołd se remet à leur tête et fond sur le flanc des Teutoniques. De son côté, Zyndram de Maszkowice donne l'ordre aux mercenaires à la solde du roi de Pologne, tenus en réserve dans les bois qui bordaient la plaine de Grünwald, de se mettre en mouvement, et ces troupes fraîches s'abattent à leur tour sur les Teutoniques fatigués de tant de charges successives.

Dans les rangs polonais le courage qui semblait fléchir est réveillé par l'acte héroïque de Dobko d'Olesnica. Ce hardi cavalier sort des rangs, court au Grand-Maître. L'Allemand l'évite, mais fond à son tour sur lui, le blesse et se trouve entraîné au milieu des bataillons polonais, tandis que derrière lui et ses compagnons va se refermer peu à peu le cercle formé par les mercenaires de Zyndram d'un côté et par les troupes de Witołd de l'autre. En vain on lui signale le péril; il refuse de le voir et dans son aveuglement vient mourir frappé d'une blessure au front et d'une autre au sein. Leur chef mort, les gens de Chelmno lâchent pied; les chevaliers teutoniques périssent pour la plupart autour du cadavre du Grand-Maitre; les autres troupes se débandent. Polonais et Lithuaniens poussent leur avantage, chassent devant eux les derniers débris de l'armée teutonique jusqu'à Frögenau et pénètrent avec eux dans le camp germanique, dont la prise achève la victoire.

La chaleur était accablante; la première chose que les vain-

queurs rencontrèrent dans le camp ennemi, ce fut une énorme provision de pièces de vin préparées par les Teutoniques pour célébrer joyeusement leur victoire. Polonais, Lithuaniens et Tatars se précipitèrent sur les tonneaux, les éventrèrent et burent à leur soif, les soldats se servant comme verres de leurs casques, de leurs gantelets ou de leurs solerets. Le vin débordait par dessus les cadavres entassés au-dessous des tonneaux, se mêlait au sang qui coulait de leurs blessures, et ce mélange innommable de sang humain et de vin coula jusque dans la plaine en rouges torrents.

Outre ces tonneaux, on trouva dans le camp des chariots dont les uns étaient remplis de matières inflammables destinées à l'incendie des villes polonaises, dont les autres renfermaient une prodigieuse quantité de liens et de chaînes dont les Teutoniques se promettaient de charger leurs prisonniers. Ils servirent à enchaîner les survivants de l'armée germanique.

Enfin l'on fit un énorme butin; « il n'y eut pas, à la suite de la bataille, un goujat dans les deux armées qui ne fût ceinturé d'or ». La part de la nation fut belle aussi; ce furent les étendards pris à l'ennemi dont les plus beaux furent déposés dans la cathédrale de Cracovie.

La victoire assurée, l'on songea aux blessés et aux morts. La bataille avait été fort rude; si l'on en croyait l'évaluation des contemporains toujours si sujette à caution, des deux côtés des combattants, il ne serait pas resté moins de 80.000 morts sur le champ de bataille. Ce que l'on peut affirmer, et ce qui donne une singulière idée de l'acharnement apporté à la lutte par les deux partis en présence, c'est que des 700 chevaliers teutoniques qui prirent part à la bataille, il en resta seulement quinze vivants.

Les vainqueurs furent humains avec leurs prisonniers, donnèrent des soins aux blessés et ensevelirent de la même façon leurs morts et les cadavres de leurs ennemis. Quel contraste avec l'attitude des vainqueurs à Azincourt qui achevèrent les blessés français, tuèrent leurs prisonniers pour n'en être point embarrassés, et laissèrent leurs cadavres nus sur le champ de bataille après les avoir dépouillés de tout ce que les morts pouvaient avoir de précieux sur soi ! Seul Witołd exerça des représailles ; il exigea qu'on lui livrât Markward von Sarbach, commandant de Brandebourg qui avait insulté sa mère et André Sonnenberg, autre chevalier teutonique, qui à Kœnigsberg

avait empoisonné le fils que le prince lithuanien lui avait remis en ôtage, et il les fit tous deux décapiter.

Puis l'on s'occupa de célébrer dignement la victoire et de remercier Dieu à qui l'on en reportait le mérite. Długosz nous dépeint le roi assis à la tombée du jour sur une éminence à l'ombre de quelques platanes; il n'avait presque plus la force de se faire entendre, enroué des commandements qu'il avait donnés tout l'après-midi; on apporta devant lui le cadavre du Grand-Maître; le roi, en le voyant, versa des larmes, comme aussi sur le nombre de cadavres qui, encore couchés dans la plaine, l'infestaient déjà de leurs émanations. Le lendemain, dans la chapelle royale, entourée de bannières prises à l'ennemi qui « étendues et déroulées claquaient au vent », on célébra trois messes d'actions de grâce, la première, pour la Vierge, la seconde, pour le Saint-Esprit, la dernière, pour la Sainte-Trinité. Enfin, dans un banquet solennel, on réunit les chefs victorieux; alors, Janus, duc de Mazovie, qui, pendant six ans, avait été retenu prisonnier par les Teutoniques, s'approcha du roi, et, s'agenouillant devant lui, le remercia au nom de tous d'avoir enfin abattu l'ennemi, arrogant, insolent, que son propre aïeul Conrad, abusé par les paroles perfides du premier chef de l'Ordre, avait reçu dans ses Etats, misérable, mendiant et promettant en retour une éternelle obéissance à son bienfaiteur.

Ainsi s'acheva cette glorieuse journée de Grünwald. On a tout dit déjà sur l'importance de cette victoire polonaise; on a répété justement qu'elle sauva le monde slave du germanisme et qu'elle débarrassa la Pologne du plus dangereux de ses rivaux. Il est plus curieux peut-être de signaler que cette vérité fut jadis mise en lumière par un Allemand même, par Kotzebue, médiocre écrivain à coup sûr, mais qui le jour où il écrivit les lignes qu'on va lire, fit réellement œuvre d'historien : « Ce formidable colosse (c'est l'Ordre teutonique qu'il désigne ainsi), grandi par le courage des brigands, sur les ruines d'une humanité foulée aux pieds, sans foi, sans honneur, plein de l'or arraché aux peuples, paré des blasons princiers, fut, par la force du tonnerre sorti des griffes de l'aigle polonais, abattu sur le sol et de ce jour ne s'est pas relevé de sa ruine. »

A ce jugement, émané d'un adversaire, il suffira seulement d'ajouter que la victoire de Grünwald fut le triomphe d'un noble enthousiasme patriotique sur l'esprit de convoitise et de cupi-

dité, qu'elle se place au nombre des victoires de l'idéal sur les passions viles de l'humanité, qu'elle éveille à ce titre le souvenir des plus glorieuses journées de l'histoire, et qu'en évoquant la mémoire des généreux vainqueurs de Grünwald, l'historien français voit aussitôt se dresser auprès de leur image celle des vainqueurs de Valmy.

Imprimerie A. Reiff. — Heymann, 3, rue du Four, Paris.